



Dossier de presse

Collectif FASP

Beretta 68

Création au TnS Production



Beretta 68

Création au TnS Production

Chaque jour, dans une étrange laverie désaffectée, un groupe de femmes se retrouve et se prépare au combat. Elles ont toutes lu le *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas et comptent bien en appliquer le principe fondateur : tailler les hommes en pièces. L'histoire de cette féministe radicale américaine après sa tentative d'assassinat sur Andy Warhol en 1968 rencontre les voix de Virginie Despentes, Christiane Rochefort, Marcia Burnier, Jacqueline Sauvage, Maria del Carmen Garcia, du collectif Marthe et celles des huit créatrices de *Beretta 68* qui ont toutes participé à l'écriture du spectacle. Une première création acérée et dangereuse qui interroge le droit à la violence des femmes et rappelle la puissance d'action du théâtre.

[EN] *Every day, in a mysterious disused launderette, a group of women meet up and prepare for battle. They have all read Valerie Solanas' SCUM Manifesto and mean to apply its founding principle: to cut men to pieces. Here, the story of the radical American feminist after she tried to assassinate Andy Warhol in 1968 blends with the voices of Virginie Despentes, Christiane Rochefort, Marcia Burnier, Jacqueline Sauvage, Maria del Carmen Garcia, the Marthe collective and the eight creators of Beretta 68, all of whom helped write the show.*

[Conception, texte]
Collectif FASP et extraits du *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas

[Mise en scène et jeu]
Collectif FASP – Loïse Beauseigneur, Léa Bonhomme, Jeanne Daniel-Nguyen, Jade Emmanuel, Valentine Lê, Charlotte Moussié, Manon Poirier, Manon Xardel

[Scénographie] Loïse Beauseigneur, Valentine Lê, Charlotte Moussié [Costumes] Léa Bonhomme, Jeanne Daniel-Nguyen, Jade Emmanuel [Musique] Léa Bonhomme, Valentine Lê, Manon Xardel [Lumière] Loïse Beauseigneur, Charlotte Moussié

Les décors et les costumes sont réalisés par les ateliers du TnS.

Durée estimée 1h45
Tous les jours à 20h
Relâche dim. 13

Voir le spectacle

- ♥ Théâtre national de Strasbourg, du 8 au 18 oct. 2024
- Lyon, Les Célestins - festival Contre-Sens, du 22 au 26 octobre 2024

la femme*

***la douceur la gentillesse la patience la bienveillance
l'écoute la maternité les caresses la beauté le sexe les
chuchotements les pleurs la délicatesse**

essayons plutôt

**mordre
sortir les crocs les griffes**

se battre

***leurs armes face à leur responsabilité
tout détruire pour tout recommencer***

**_ tuer
tuer _**

par nécessité

***et pourquoi pas
un homme
puis deux
puis trois
puis
un groupe
un ensemble
un tout
contre
nous***

***avec comme preuve
l'Histoire
légitime
-
légitimes
-***

***tous coupables
et pourquoi pas ?
les tuer
tous***

et pourquoi pas

***“Il y a un moment où il faut sortir les couteaux.
C’est juste un fait. Purement technique.
Il est hors de question que l’opresseur aille comprendre de
lui-même qu’il opprime, puisque ça ne le fait pas souffrir :
mettez-vous à sa place.
Ce n’est pas son chemin.
Le lui expliquer est sans utilité.
L’opresseur n’entend pas ce que dit son opprimé comme
un langage mais comme un bruit. [...]
Le couteau est la seule façon de se définir comme opprimé.
La seule communication audible.
Peu important le caractère, la personnalité, les mobiles
actuels de l’opprimé.
C’est le premier pas réel hors du cercle.
C’est nécessaire.”***

Définition de l’opprimé — Christiane Rochefort

D’un côté, l’histoire de Valérie Solanas, de son procès, de son internement, de sa révolte, de sa tentative d’assassinat sur Andy Warhol le 3 juin 1968. De l’autre, un groupe féminin clandestin qui revendique une lutte violente contre les hommes cisgenres. Ce qui les lie, c’est le *SCUM Manifesto*, écrit par Valérie Solanas en 1967 : la *Society for Cutting Up Men* (« Société pour tailler les hommes en pièces »). Ces personnages féminins cherchent comment manifester leur violence, comment s’inspirer des idées de Solanas ; comment s’entendre les unes les autres : nous cherchons comment représenter la violence au plateau ; comment défendre nos réflexions et comment travailler ensemble.

Par quelles voies passe la violence des femmes aujourd’hui ? Comment s’est-elle manifestée par le passé ? Comment a-t-elle été censurée ? Comment comprendre une violence totale et drastique ? Comment rendre la violence concrète ? Est-ce possible ? Comment la discuter, s’en emparer, la réfléchir et – pourquoi pas – la considérer sérieusement ? Pourquoi ne pas renverser l’asymétrie du

droit à la violence, à la colère et à l'action, en affirmant la misandrie comme plan d'action ?

“Moi, j’entends le cri.

Moi, je le prends comme argent comptant, j’entends tout au pied de la lettre, y compris l’automatisation, y compris la suppression du sexe masculin dans l’espace public – et ça me convient bien.”

Chloé Delaume

Esquisser

Beretta 68 a donné lieu à une première étape de résidence en mars 2023 dans les locaux du Théâtre national de Strasbourg, dans le cadre d’un projet d’école.

À cette occasion, c’est un collectif exclusivement féminin qui se crée, composé de 8 élèves : le Collectif FASP.

Nous travaillons sur le projet depuis début 2022, tissant le spectacle autour des sujets que l’on veut aborder, collectivement.

Nous avons toutes participé à l’écriture du spectacle qui a été le fruit d’un long travail de recherches de textes sur cette violence des femmes contre les hommes : *King Kong Theory* (Virginie Despentès), *Les orageuses* (Marcia Brunier), « Définition de l’opprimé.e » (Christiane Rochefort),... et de toutes ces voix, un goût amer d’intemporalité. Essais, romans, poèmes étaient nombreux mais peu de textes théâtraux alors nous avons écrit collectivement, à la table et au plateau. En plus de toutes découvrir l’écriture, nous avons essayé d’autres métiers qui n’étaient pas ceux pour lesquels nous avons été formées à l’École du TnS.



Judith décapitant Holoferne, © Artemisia Gentileschi

Loïse Beauseigneur, Jade Emmanuel, Valentine Lê et Manon Xardel nous parlent de *Beretta 68*

Beretta 68 est né d'une carte blanche que vous avez proposée dans le cadre de votre formation à l'École du TnS en 2023. Pouvez-vous nous raconter la naissance du projet ?

Valentine Le projet est né d'une envie de travailler entre Loïse et moi dans le cadre de l'école et de la possibilité que nous offrait le format de la carte blanche [dispositif pédagogique proposé en 3^e année à l'École du TnS]. Nous avions précédemment découvert les textes de l'autrice suédoise Sara Stridsberg et par son biais les écrits de Valerie Solanas, et notamment son *SCUM Manifesto*, texte féministe qui nous avait interrogé par sa radicalité. Qu'est-ce que ça produirait et voudrait dire si on prenait ce texte au sérieux, au pied de la lettre ?

Loïse Le *SCUM Manifesto* a fait l'objet d'une récente republication avec une nouvelle postface écrite par Lauren Bastide qui pose cette question : et si on réagissait au manifeste de Valerie Solanas autrement que par le rire ? « Tuer tous les êtres de sexe masculin de l'humanité... » et si on arrêta de prendre cette idée de Solanas au 3^e degré ?

Valentine On a proposé à d'autres personnes de l'École de nous rejoindre autour de ce projet, et le groupe s'est agrandi, comme en constellation, avec une question qui s'est vite imposée à nous : vu le propos et les enjeux du *SCUM*, ne devait-on pas proposer le projet qu'à des femmes, qu'à des personnes ayant ou ayant eu un vécu de femmes ? C'est la première réflexion que nous avons posée collectivement.

Valérie Solanas est connue pour sa tentative d'assassinat sur Andy Warhol en 1968 mais le texte du spectacle – que vous avez co-écrit – mêle d'autre voix et inspirations féminines. Quelles sont-elles et comment avez-vous arrêté ce corpus ?

Manon D'abord le texte de *Beretta 68* s'intéresse plus aux écrits de Valerie Solanas, à ses positions politiques, qu'à sa vie en tant que telle et cet épisode avec Andy Warhol pour lequel elle est restée connue.

Loïse Oui, elle est toujours décrite comme ça et par ça, et nous ne voulions pas la résumer à cela. Et en même temps cette tentative de tuer Andy Warhol a eu un impact énorme sur sa vie.

Jade : On a dû mener un vrai travail de recherche et d'archives pour retracer les moments de sa vie, démêler le vrai du faux. La prison, les procès-verbaux des flics, l'hôpital psychiatrique, les écrits de sa biographe américaine Breanne Fahs... On s'est rendu compte que sa vie était hyper compliquée : elle est prostituée, junkie, issue d'un milieu pauvre, violée par son père, son grand-père, elle a eu un enfant à 14 ans, elle est lesbienne. Et en même temps elle refuse d'être définie par cela. Finalement il nous a semblé que ce sont ses écrits qui disaient le plus et témoignaient le mieux d'elle.

Valentine En parallèle, pendant tout le temps de la carte blanche, on a lu beaucoup d'autrices et penseuses comme Dorothy Allison, Bell Hooks, Wendy Delorme, Christiane Rochefort, Irene, Coline Cardi et Geneviève Pruvost, Virginie Despentes, Marcia Burnier et des recueils de témoignages anonymes comme "Toutes rages dehors". Il s'agissait de romans ou de textes théoriques, je pense notamment au texte d'Elsa Dorlin *Se défendre* qui traite du droit asymétrique à la défense par la violence. Toute cette matière, en plus du travail d'improvisation que nous avons mené, a nourri notre écriture et le spectacle. Et même si on ne retrouve pas ces textes dans sur scène aujourd'hui, cela a permis de construire nos sept figures : ces sept femmes que nous incarnons qui font partie de ce groupe clandestin, et qui procède à des actions radicales et violentes.

Loïse Dans la construction du spectacle, il nous fallait passer par d'autres voix que par la seule voix de Valerie Solanas qui est tellement radicale... On a eu besoin de s'intéresser à d'autres mouvements de pensée, à d'autres curseurs dans la radicalité, à des paroles plus contemporaines aussi.

Manon Oui c'était nécessaire pour penser différemment la réception de son *SCUM Manifesto* qui souvient à la première lecture provoque le rire. Quand on lit « les hommes sont des merdes », point, souvent le premier réflexe c'est de rire. Donc on avait besoin de mettre notre lecture en perspective pour vraiment aborder son texte et nous positionner réellement.

Valentine Une des principales questions que nous posons pendant le spectacle c'est : quel est le cadre le plus juste et le plus efficace pour lutter et se défendre en tant que femme ? Et les sept femmes de *Beretta 68* sont parfois d'accord entre elles, mais elles changent aussi d'avis, elles confrontent leurs positions. « Ce sont des mécanismes qui traversent d'autres mouvements militants »

Loïse Avec toutefois une particularité pour la lutte féministe liée à une asymétrie de la capacité à être violente. Le fait d'être violent dans un cadre militant n'est pas le même pour quelqu'un-e qui depuis sa naissance est genré au masculin ou au féminin. On apprend plus facilement aux hommes qu'on peut être en colère, se battre, frapper, c'est profondément ancré. Choisir la violence, décider d'une action violente – historiquement et culturellement – c'est plus accessible au genre masculin qu'au genre féminin.

La création en non-mixité vous a-t-elle permis d'aller plus loin dans votre recherche sur le droit à la violence des femmes ? La présence d'un homme cis aurait-elle modifié votre recherche ?

Toutes : C'est évident. Ça n'aurait pas été la même chose.

Valentine Sans même parler de la forme théâtrale, la façon dont nous avons fait collectif, la manière de travailler, où tout le monde peut diriger les actrices, où on écrit collectivement, où chacune peut donner son avis en retour quand on débrieife à la table après le travail au plateau... tout aurait été différent avec des hommes parmi nous.

Manon Je pense aussi à la confiance qu'on a entre nous – en tout cas pour moi – qui est démultipliée. Et puis ce spectacle nous a aussi fait bouger dans notre vie personnelle, au quotidien, je me sens beaucoup plus forte après ce spectacle qu'avant. En dehors du théâtre, j'ai l'impression d'avoir beaucoup plus de confiance, d'arguments, de répondant.

Et qu'en est-il du côté du public ? Cette force dont vous parlez, elle est aussi partagée ?

Loïse J'ai des copines qui sont sorties de la salle et qui m'ont dit qu'elles se sentaient puissantes.

Jade À l'inverse certains hommes se sentent troublés. Il y en a même un une fois qui a quitté la représentation pour finalement revenir pour nous poser des questions. Il n'était pas au clair, il ne pouvait pas partir sans partager ces questions avec nous, sans discuter. Car oui c'est du théâtre, c'est une représentation, mais on sent bien que le spectacle devient aussi une potentielle réalité, un possible revers : celui où les femmes décideraient de tout arrêter et de prendre le contrôle.

Loïse Et pour revenir sur la différence qui aurait pu exister si un homme cis avait fait partie de notre équipe, personnellement je ne sais pas, je n'ai pas la réponse. Nous avons énormément cherché à mettre de la violence au plateau et dans la structure du spectacle, et à plusieurs reprises on s'est heurtées à des obstacles. Bien sûr la violence elle passe d'abord par le texte, par ce qu'on dit, mais on voulait aussi la trouver dans les corps. Et sur ça je nous sens faibles, débutantes, en tout cas plus timides, et ça m'interroge. Est-ce que ça tient au fait qu'on soit des femmes, entre femmes, ou est-ce juste la difficulté de représenter la violence sur un plateau de théâtre ?

Manon Et puis on s'est confrontées au fait qu'on n'avait pas d'homme pour jouer la victime ! et qu'on ne pouvait pas aller au bout de l'acte, même quand on tentait de jouer nous-mêmes les hommes.

Les différents degrés que vous donnez à voir sur le militantisme violent et le droit à la violence des femmes viennent-ils de débats internes au collectif au moment de l'écriture et de la conception du spectacle ?

Manon Oui beaucoup. Et puis nous avons aussi beaucoup bougé nous aussi. Entre les premiers moments de recherche et de réflexion autour du spectacle et ce que nous montrons sur scène, nos avis ont évolué. Mais je me souviens de débat de huit heures entre nous où à la fin de la réunion de travail certaines questionnaient le fait d'arrêter le théâtre et de descendre dans la rue quand d'autres n'étaient pas du tout de cet avis. Et puis parfois on n'avait pas les réponses.

Valentine Le fait de co-écrire et de mettre en scène à huit provoque aussi quelque chose. C'est un spectacle politique, parfois didactique mais sans être un spectacle à thèse. On nous a fait des retours sur cette dimension, la manière

ouverte dont on pose les questions. Le fait d'être huit créatrices joue énormément sur ce point. Car cette recherche de points de vue multiples, dans la modestie, peut sembler inverse à cette habitude qu'on apprend aux hommes à poser les choses sur la table avec certitude, clairement, sans hésitation. Notre écriture reflète cela. Et c'est le cas aussi esthétiquement : on a des envies esthétiques différentes et dans le spectacle on ne sait plus d'où viennent les influences : qui avait porté telle chose, tel élément ou telle idée. Ce qu'on voit ne pourrait pas exister sans nous huit. Si l'une de nous avait dirigé ce spectacle seule il n'aurait pas été celui-là.

Vous êtes issues des différentes sections de formation de l'École en jeu, régie, mise en scène/dramaturgie, scénographie-costumes... et vous assumez de brouiller les frontières et les rôles dans vos fonctions. Pourquoi cette porosité et cette horizontalité ?

Jade C'est né des échanges que nous avons eus, et des décisions que nous avons prises à huit. Par exemple l'envie d'être toutes au plateau en tant qu'actrices est venue assez vite. Tout comme ensuite l'envie d'être actrices dans la dramaturgie, à la technique.

Loïse C'était comme une gourmandise, une envie collective, de continuer à gérer ce projet à plusieurs, comme on l'avait imaginé et pensé à plusieurs. Aussi pour qu'à aucun moment possible la vision de l'une ne prenne le pas sur celle de l'autre.

Valentine ça vient également du cadre de l'École et du format de la carte blanche qui nous offrent cet espace et ce temps rares. Faire un spectacle à huit, ne pas travailler avec des hommes cis, faire du son alors qu'on n'en a jamais fait, faire de la scéno alors qu'on est comédienne... ça n'existe pas dans le monde professionnel. C'était à nous de le proposer et de le faire exister.

Jade Aujourd'hui notre défi c'est de le garder dans la sphère professionnelle, de continuer à le faire exister. Ça demande énormément d'organisation. Et en même temps il y a une grande satisfaction de se retrouver au moment du projet et de savoir que chacune valide tout, dans un rapport apaisé, sans hiérarchie. Notre projet pose la question de la radicalité en même temps qu'il interroge nos limites dans le travail.

Loïse ça demande une ouverture et une attention à l'autre permanente. Il faut se demander toujours si l'autre est satisfaite d'avoir cette tâche ou ce rôle, trop de charge de travail ou au contraire pas assez. La seule

limite finalement reste quand même celle de nos compétences respectives, mais c'est une limite qu'on peut repousser car on fonctionne en binôme et on se forme les unes les autres.

L'espace et la scénographie ont aussi été définis ensemble ?

Loïse Oui, comme le reste. On a travaillé à partir d'images de référence et on souhaitait un seul lieu pour l'action. Celui dans lequel se réunissait le groupe militant mais aussi celui où se rejouerait des scènes de la vie de Valerie Solanas et des années 60.

Valentine On voulait un lieu absurde, comportant une étrangeté et qui pouvait créer des frottements esthétiques et symboliques. D'où cette laverie désaffectée : un lieu public où tout le monde peut venir et en même temps où on y fait quelque chose de très intime, laver son linge. La laverie désaffectée permettait de créer des images de squat pour ce groupe de femmes mais aussi de faire revivre le New-York des années 60-70 tout en restant dans un univers qui n'est pas complètement caractérisé et qu'on peut tordre.

Jade En deuxième lecture on a découvert toute la dimension stéréotypée de la laverie, lieu des tâches ménagères, d'un imaginaire féminin véhiculé par la publicité.

Manon Le lieu a nourri aussi notre imaginaire commun avec l'histoire de cette femme, Mauser, qu'on s'est racontée *a posteriori* : elle tient une laverie, elle a buté son mari violent et est allée en prison où elle a pris conscience qu'énormément de femmes incarcérées l'étaient parce qu'elles se sont opposées à une violence masculine. En sortant de prison, elle a repris son Lavomatic et commencé à afficher dans sa laverie des extraits du *SCUM Manifesto* de Valerie Solanas. Peu à peu d'autres femmes ont ajouté des post-it et l'ont rejoint.

Et puis il y a le tableau de *Judith décapitant Holopherne* d'Artemisia Gentileschi. Pourquoi cette image qui tranche avec l'esthétique de la laverie ?

Manon Cette image ne fait pas partie de la scénographie, elle arrive pour un moment précis du spectacle. Certaines femmes du groupe clandestin veulent coller ce tableau sur une grande publicité pour Dior. Les actions du groupe sont variées, ça peut être autant des actions directes comme des battues dans la rue, des crimes contre les agresseurs et les violeurs, mais aussi des collages qui viennent remplacer les images stéréotypées des femmes dans l'espace public. Le tableau d'Artemisia

Gentileschi serait cette nouvelle image qui viendrait remplacer les autres.

Loïse La question des images et de la représentation des femmes est centrale dans la lutte contre la suprématie masculine. La scène de *Judith et Holopherne* a été peinte mille fois par des hommes, mais seulement une fois par une peintre, Artemisia Gentileschi, en 1613, qui se trouve avoir été elle-même victime d'une agression par son professeur de peinture. On dit aussi que c'est le tableau où Judith est représentée de la manière la plus agressive.

Valentine Et que par-là Artemisia Gentileschi aurait voulu donner à Holopherne les traits de son agresseur.

Au moment de notre lancement de saison on vous a demandé à qui vous souhaiteriez absolument adresser votre spectacle. La question de la salle et de la réception est-elle présente dans la manière dont vous portez le spectacle?

Manon Quand on a joué le spectacle au moment de la première version du projet, on a senti tout de suite qui était dans la salle. C'est très important pour nous d'avoir autant des convaincu-es que des réfractaires ou même des agresseurs. On a besoin que ces mots soient entendus.

Loïse On a aussi remarqué que souvent à la sortie du spectacle les personnes heurtées étaient des femmes. Moi quand je joue j'ai plus peur des hommes mais quand je sors de la salle je me rends compte que les questions des personnes heurtées viennent de femmes.

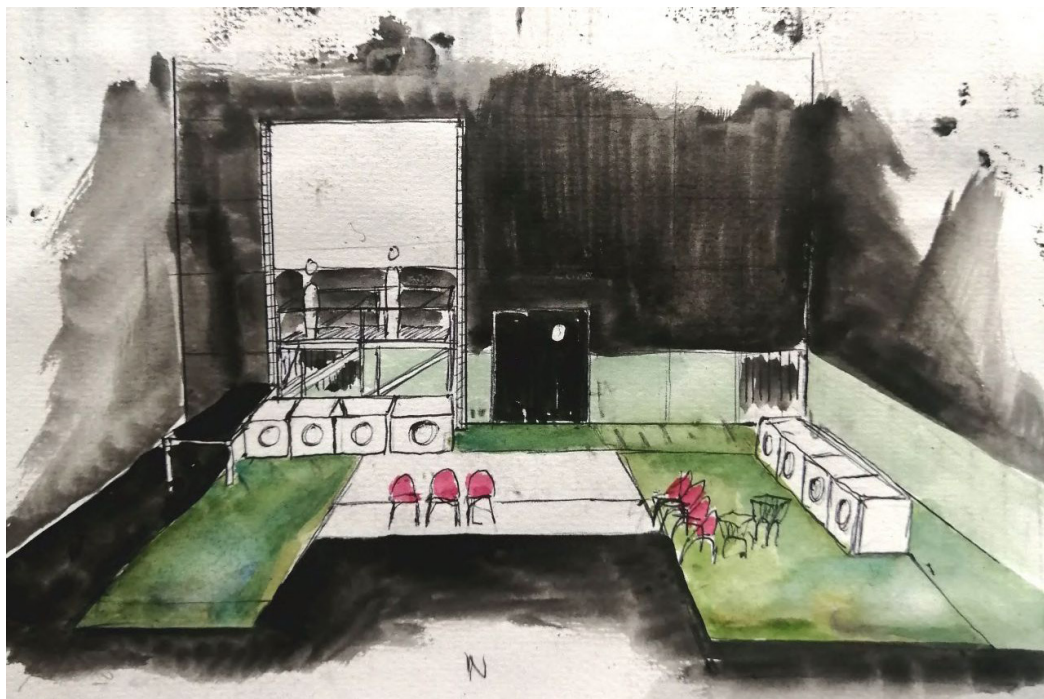
Manon : J'aimerais qu'au TnS après chaque représentation on puisse avoir un moment avec les gens pour ouvrir la discussion de manière informelle. Pas dans un format bord plateau classique, mais dans un espace où les personnes osent parler. Notre spectacle ne passe pas un message, il pose des questions, et nous avons besoin d'avoir un partage à la fin de la représentation.

Valentine : Dans le spectacle, un des personnages demande quelle est la meilleure manière d'agir. Finalement poser une parole radicale comme « tuons tous les hommes », crée un acte beaucoup plus fort et permet d'ouvrir un dialogue qui je crois n'existerait pas avec une prise de parole plus consensuelle et dans le compromis. Par la radicalité de son propos Beretta 68 donne envie d'entrer en discussion.

— Entretien réalisé par Antoine Vieillard et Suzy Boulmedais le 13 septembre 2024 au Théâtre national de Strasbourg

L'espace

Dans une étrange laverie désormais désaffectée, elles se regroupent, se rencontrent, s'organisent et agissent. Un espace clandestin, où les pensées s'échauffent, les mains s'activent.



© Collectif FASP



© Jean-Louis Fernandez









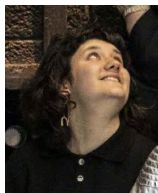








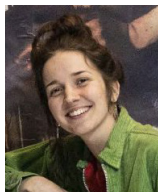
Manon Xardel
actrice



Jeanne Daniel-Nguyen
scénographe
costumière



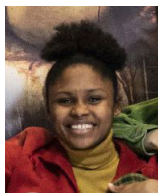
Valentine Lê
scénographe
costumière



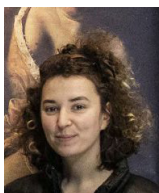
Léa Bonhomme
régisseuse
créatrice



Manon Poirier
régisseuse
créatrice



Jade Emmanuel
actrice



Charlotte Moussié
régisseuse
créatrice



Loïse Beauseigneur
scénographe
costumière



**Théâtre national
de Strasbourg**

**1 avenue de la Marseillaise
67005 Strasbourg Cedex
+33 (0)3 88 24 88 00
accueil@tns.fr**

Plan Bey (Paris)

Relations avec la presse
nationale et internationale
+33 (0)1 48 06 52 27
bienvenue@planbey.com

**Relations avec la presse
régionale
presse@tns.fr**